

KHEMIA

(Lettre strictement personnelle)

“ Aux Chrétiens de la Plaine de la MEKKERA ”

2^e trimestre 1974

NOUVELLE SERIE

Numéro 19

Le numéro : 2 F

12^e année

Paraissant tous les trimestres

La révolution culturelle dans l'Église

(ou la culture et le rossignol)

(SUITE)

LA RACINE MARXISTE

« Tout se passe aujourd'hui comme s'il y avait une action orchestrée par une certaine presse plus ou moins périodique, par certaines réunions plus ou moins secrètes, tendant à préparer au sein du catholicisme un mouvement d'accueil au communisme. Il y a les meneurs qui savent. Il y a les suiveurs qui sont inconscients et qui suivent ».

(Cardinal Saliège, 1953).

« Quand l'insolence de l'homme a obstinément rejeté Dieu, Dieu lui dit enfin : « Que ta volonté soit faite ». Et le dernier fléau est lâché ! Ce n'est pas la famine, ce n'est pas la peste, ce n'est pas la mort... C'EST L'HOMME ; alors on peut dire qu'il connaît la colère de Dieu ! ».

(Louis Veuillot).

« Nous ne vous combattons pas. Vous nous êtes trop utiles ! Si vous voulez savoir quelle besogne vous accomplissez, regardez-moi. Je sors de chez vous. Avant la guerre, j'étais l'un des vôtres. Depuis je suis allé jusqu'à la conclusion logique des principes que vous m'avez enseigné. Grâce à vous, le communisme pénètre où vous ne laisseriez pas entrer nos hommes : dans vos écoles, vos patronages, vos cer-

cles d'études, vos syndicats. Donnez-vous beaucoup de peine. Tout ce que vous ferez... c'est pour la Révolution Communiste que vous le ferez ».

(Discours du député communiste Florimond Bonte, à Lille, en 1927, s'adressant aux catholiques progressistes).

« Le dialogue exprime la bonne volonté réciproque qui permet au croyant d'entendre les appels flatteurs de l'athée, à l'athée de découvrir les preuves supplémentaires de la supériorité de sa raison ».

(Dans les « Vendeurs du Temple », de F.-Y. de Cambrésis. Edition de la Pensée Universelle).

« Une nouvelle invasion moderniste commence et vous en voyez les fourriers. Cent ans de concessions, d'équivoques, ont permis à l'anarchie d'entamer profondément le clergé... Je crois que nos fils verront le gros des troupes de l'Église du côté des forces de mort. Je serai fusillé par des prêtres bolcheviks qui auront le « Contrat Social » dans la poche et la croix sur la poitrine ».

(Georges Bernanos).

« La pire erreur est celle qui atteint les classes intelligentes parce qu'elle frappe un peuple à la tête ».

(A. Blanc de Saint-Bonnet).

Pourquoi ces citations ? Pour nous mettre dans l'esprit de la suite de notre étude sur la Révolution Culturelle. Nous allons, en effet, voir une nouvelle racine de cette Révolution. Après avoir vu ensemble la racine gnostique, la racine légiste, la racine maçonnique (voir les numéros de « *Khemia* » qui en parlent) nous allons voir maintenant la racine marxiste. Cette dernière racine est très développée et très vénéneuse. Elle fleurit en trois racinelles : la léninisme, la maoïsme, le marxisme.

Vous soupçonnez déjà la complexité de cette partie de notre travail. Certains, peut-être, peuvent croire que l'Eglise est à l'abri des infiltrations marxistes. Hélas, il n'en est rien. Nous pourrions en donner de nombreux exemples. Nous nous contenterons de trois types.

Certains membres de l'Eglise font le jeu de la subversion ; le souligner est devenu une banalité ; on se le dit entre soi, pas trop fort, en gardant l'espoir secret de rester bien au-dessus de la vérité. De temps à autre, on entend vaguement parler d'un prêtre devenu marxiste, *mais on en fait un événement extérieur et on n'y prête guère attention ; on préfère se mettre la tête sous l'aile pour ne pas voir. On a tort ; la vérité est là triste comme la mort, elle nous côtoie ; ceux qui sont passés à la subversion — en restant ou sans rester à l'intérieur de l'Eglise — sont là, proches de nous, ils sont nos frères, passés à l'ennemi. Nous avons voulu prendre trois cas de séminaristes devenus marxistes ; ils ne sont pas imaginaires ; peut-être rencontrerez-vous un jour un de ces garçons, francs, toujours généreux. Dites-vous bien qu'il est votre ennemi et que le jour du grand soir il n'hésitera pas.*

UN GARÇON PIEUX

Jacques a 27 ans ; élevé dans une famille très religieuse il est le dernier de huit enfants qui ont tous la Foi, la gardent précieusement et militent dans diverses associations religieuses. On devine la joie de cette famille chrétienne quand le plus jeune demande à entrer au grand séminaire. Tout le monde considère cela comme une grande grâce ; mais c'est aussi l'aboutissement de plusieurs années de prières au petit séminaire où Jacques a fait ses études secondaires. Son évêque l'envoie au grand séminaire de X... où il restera trois ans. Pourtant tout n'y va pas pour le mieux car il entre vite en conflit avec ses supérieurs qui le taxent d'indiscipline ; par réaction contre ce qui lui semble institutionnel dans l'Eglise il est le premier à contester ses professeurs, à réclamer des modifications liturgiques ; le Concile va être pour lui une source de grande satisfaction car il y trouve prétexte à « mettre en question » tout ce qui lui semble suranné ou dépassé dans l'Eglise. Bref, au nom de l'Esprit du concile, c'est pour lui le grand défoulement. Un de ses professeurs étant thomiste, il se plonge par opposition dans la philosophie de Kant.

Au bout de trois ans il demande l'autorisation de poursuivre des études tout en restant séminariste ; il part donc à Paris où il suit les cours de philo à la Catho et en même temps en Sorbonne. Il se jette à corps perdu dans l'étude de Descartes, puis de l'idéalisme et de l'hégélianisme. Pourtant il reste très chrétien et participe aux activités de la jeunesse étudiante chrétienne ; très pieux, il ne manque pas un office au séminaire. On raconte que Kant faisait exactement la même promenade tous les jours de sa vie et que seule l'annonce de la Révolution française lui en fit changer. De même Jacques revenant de la Sorbonne prenait chaque midi le même chemin qui lui permettait d'arriver au séminaire pour la messe à 12 h 15. Pourtant le jeudi 9 mai 1968 il change son

habitude et se décide à suivre la manifestation qui durait depuis le matin. Dès lors les choses vont vite ; tout de suite, il entre dans des groupes de contestation. Un de ses camarades le met en garde : « *Méfie-toi, cela conduit à la révolution* » ; il répond d'un air extatique : « *Mais sais-tu qu'il y a des chrétiens sur les barricades ?* ». En effet il y a des chrétiens parmi les révolutionnaires, mais hélas, ils ne le restent pas longtemps. Jacques participe aux réunions d'état-major des gauchistes, même durant les grandes vacances. Trois mois plus tard il est marxiste : pour lui Dieu n'étant pas « rationnel », il ne voit pas l'utilité de son existence. A quoi donc peut bien servir une Révélation dont lui, Jacques, n'a pas besoin ? Et il conclut : « *Le seul intérêt du message chrétien est politique* ». Il fait aveu de son marxisme dans une revue catholico-subversive : « *Notre dialectique ne peut pas ne pas rappeler la dialectique marxiste entre la réflexion critique et la praxis... Ce marxisme fut nôtre dans un but précis : étant efficace, opératoire, il nous permettait d'avoir un langage de démystification* ».

UN ENRAGE MILITANT

Alain, lui, a 26 ans. Fils de militant C.G.T. il se dit et s'est toujours dit « socialiste partageur ». Teillardien, il pense inéluctable l'évolution vers une société socialiste dont l'achèvement coïnciderait avec la Parousie. Après le petit séminaire, il étudie deux ans au grand séminaire ; puis il demande à faire des études de philo tout en restant séminariste. Cette permission lui est accordée par son évêque qui espère le voir acquérir une autre maturité ; arrivé en Sorbonne, il se lance dans le syndicalisme UNEF ; il est alors de la fraction communiste de cette organisation ; il poursuit en même temps une activité marginale au Centre Richelieu (groupe catho des étudiants en Lettres). Bien sûr, en mai, il participe avec plaisir aux barricades ; on le verra photographié par un grand hebdo au milieu d'un groupe occupé à renverser un autobus rue de Rennes ; quelques mois plus tard il est arrêté par la police lors des incidents du rectorat (ces incidents sont restés présents dans l'esprit du public en raison des dégradations auxquelles se sont livrés les enragés, notamment la déprédation du tableau de Philippe de Champagne représentant Richelieu). Les positions marxistes d'Alain ne l'empêchent pas moins d'être élu président par ses camarades séminaristes ; à tel point qu'il est légitime de se demander si les séminaires ne sont pas peuplés de révolutionnaires...

UN PAYSAN DERACINE

Francis, 21 ans, est fils de paysan, vous savez, un de ces bons paysans du terroir qui ont les pieds bien sur terre et une foi enracinée dans les traditions. Quand le fiston décide de partir au grand séminaire tout le monde est content. Avoir un fils prêtre dans sa famille est considéré comme une éternelle source de grâces. Pourtant sous l'influence des idées reçues, Francis change et en mal. Son père, avec son habituel bon sens se rend vite compte avec effarement que son fils devient progressiste puis révolutionnaire ; et le malheureux de geindre, accusant le séminaire de l'avoir perverti intellectuellement.

On l'envoie à Paris où on espère qu'il s'améliorera. Au bout de six mois en Sorbonne il a appris tout le catéchisme marxiste qu'il débite d'une voix monocorde à ses collègues séminaristes. Il participe cependant assez peu aux émeutes du Quartier Latin : il se dit de stricte obédience ; il suit donc le Parti communiste français qui réprouve l'agitation gauchiste. Avec une logique imperturbable et beaucoup d'honnêteté il se proclame athée et quitte le séminaire.

Dans l'évolution intellectuelle de ces trois garçons on retrouve un certain nombre d'éléments communs : le passage au petit puis au grand séminaire, l'enthousiasme pour « l'esprit du Concile », et la volonté de dépasser les décrets conciliaires considérés comme contraignants, l'attrait pour toutes les nouveautés théologiques, le passage en Sorbonne, la participation aux barricades, l'aboutissement final au marxisme. Voici donc des jeunes gens intelligents, cultivés, mais aussi très religieux qui sont devenus marxistes. Les faits parlent d'eux-mêmes.

Jean-Pierre BOULOGNE.

Dans « *Aspects de la France* » du 20 mars 1969.

Certes, diront encore certains, mais on ne doit pas généraliser. Bien sûr, nous ne disons pas que tous les séminaristes et tous les séminaires sont comme ces cas cités. Heureusement d'ailleurs. Mais écoutez encore et ici c'est la voix de Rome que vous allez entendre.

Un document de la secrétairerie du Saint-Siège a entrepris nos évêques des infiltrations communistes qui se produisent dans nos organisations catholiques françaises.

Ce document désigne particulièrement le mouvement PAX, organe de l'appareil policier, persécuteur des catholiques de Pologne et ajoute :

“ En France, les agents Pax sont en contact permanent avec certains centres de catholiques progressistes ”

Parmi ces « centres », le document de la secrétairerie d'Etat du Saint-Siège signale notamment — avec des preuves fort graves — les Informations Catholiques Internationales (I.C.I.), dont le directeur est M. Georges Hourdin (également directeur de « *La Vie Catholique Illustrée* », de « *Télérama* » et de trois autres périodiques crypto-communistes : « *Le Cri* », « *Signes du Temps* » et « *Croissance du Tiers Monde* ») ; M. Dubois-Dumée en est le directeur-adjoint et M. José de Broucker, le rédacteur en chef.

Voici quelques passages caractéristiques de ce document que l'on cherche à cacher aux catholiques français et qu'il faut lire en entier.

CE QU'EST LE MOUVEMENT « PAX »

« Depuis quelque temps, mais surtout depuis le début du Concile, le groupement PAX qui se présente comme « *mouvement des catholiques progressistes de Pologne* » a intensifié sa propagande dans les pays de l'Occident, surtout en France, en diffusant des nouvelles fausses ou équivoques qui font du tort à l'Eglise ».

« Ce mouvement reçoit ordre et directives du parti communiste, de la police secrète et du bureau pour les affaires du Culte ».

« Sa raison d'être sur l'échiquier politique du P.C. se réduit donc à son efficacité à l'étranger où sa collaboration se révèle précieuse. La France notamment a été confiée d'une façon tout à fait particulière aux services de « PAX », discrètement soutenus par les milieux diplomatiques polonais ».

« Son fondateur, M. Piasecki, condamné à mort par les soviets pour faits de résistance, a eu la vie sauve au prix d'un engagement formel de noyauter et d'asservir l'Eglise au profit de la révolution communiste ».

SA TACTIQUE

« Pour en finir avec la religion, a dit Lénine, il est bien plus important d'introduire LA LUTTE DES CLASSES au sein de l'Eglise, que d'attaquer la religion DE FRONT ».

« Il s'agit donc d'agir en DISSOLVANT, de former des foyers de diversion parmi les fidèles, mais surtout dans les milieux ecclésiastiques et religieux ».

« Scinder les évêques en deux blocs : les « intégristes » et les « progressistes ». Dresser les prêtres, sous mille prétextes, contre les évêques. Enfoncer un coin subtil dans les masses, par des distinctions ingénieuses entre « réactionnaires » et « progressistes ».

« Ne jamais attaquer l'Eglise de front, mais, « pour son bien », « ses structures surannées » et les « abus qui la défigurent ». Au besoin, paraître plus catholiques que le Pape. A coups de sape habiles, former dans les milieux ecclésiastiques des noyaux d'insatisfaits pour les attirer peu à peu « dans le climat fécond de la lutte des classes ». « Adaptation » lente et patiente par l'infiltration de nouveaux contenus dans les idées traditionnelles ».

« En somme, il s'agit non pas de « liquider » l'Eglise, mais de la mettre au pas, en l'embriquant au service de la révolution communiste ».

« Nous nous efforçons de faciliter un processus historique inévitable, qui obligera l'Eglise universelle à réviser ses positions », écrit M. Piasecki, dans un éditorial du 25-11-1955 ».

« En France, les agents de PAX sont en contact permanent avec certains centres de catholiques progressistes qui prennent leur défense, dès qu'ils les croient menacés ».

« C'était pour la plupart des amis de PAX, du milieu des *Informations Catholiques Internationales* ».

Le document du Saint-Siège, qu'il faut lire en entier, met en cause personnellement M. José de Broucker, rédacteur en chef des I.C.I. ; il dénonce ses manœuvres contre le Cardinal Wyszynski et contre l'ouvrage de Pierre Lenert : « *L'Eglise Catholique en*

Pologne » qui, en des pages bouleversantes, dénonce la perfidie, la haine, les mensonges et les crimes des communistes et de leurs amis progressistes : « ...une fois publié, ce livre fait l'objet d'une campagne acharnée de la part de PAX et de ses amis français ».

Voici la conclusion de ce document que notre presse catholique française, presque entièrement marxisée, tente désespérément de cacher au public :

« Il est visible que PAX redoute d'être démasqué en France ».

« Il y va de son existence même. Reconnu par les catholiques de l'Occident comme simple agence d'un réseau policier chargé de noyauter et d'asservir l'Eglise il perdrait toute audience dans leurs milieux, et, de ce fait, auprès de ses mandataires, SA RAISON D'ETRE.

« Ce ne sont pas les communistes qui nous font peur, a dit un évêque polonais. Ce qui nous remplit d'angoisse, ce sont les FAUX-FRERES ».

LES FAUX-FRERES ?

PAX est instrument de persécution en Pologne. Le Cardinal Wyszynski lui-même intervient avec l'appui du Saint-Siège pour démasquer PAX et ses amis en France afin d'obtenir SA DISPARITION ET LA FIN DE SES TRAHISONS EN POLOGNE.

QUE DISENT NOS PROGRESSISTES ?

Que par « CHARITE » pour le Cardinal Wyszynski, il faut cacher sa lettre en France, afin de lui éviter des représailles en Pologne !... Bon moyen de laisser étrangler les victimes.

LES MENTEURS ! Il serait plus exact de déclarer qu'ils veulent le silence sur ce document capital, PARCE QU'EUX-MEMES SONT DEMASQUES ET DENONCES COMME COMPLICES DES ENNEMIS DE L'EGLISE.

Le groupe Sauvageot-Hourdin (« La Vie Catholique Illustrée », « Télérama », « Croissance du Tiers Monde », « Le Cri », « Signes du Temps ») fondé avec de l'argent de l'Ambassade des Soviétiques,

ne travaille pas pour ROME
mais pour MOSCOU !

Voilà qui est clair. Si Rome parle, nous n'avons qu'à écouter. Il est bien clair qu'il y a des infiltrations communistes dans l'Eglise. Personne n'a le droit de l'ignorer.

Ceux qui voudront lire le document en entier, doivent le demander aux « Editions Saint-Michel », 53150 Saint-Cénéry, C.C.P. 2.074.79 Rennes, sous le nom de « Documents - Paternité » n° 97 bis.

Encore un document pour terminer ce déjà long préambule. C'est un chant entendu à une réunion de jeunes dirigée par un prêtre et qu'un participant, ou très, nous a communiqué.

*Nous engraissons le capital et ses usines
Enchaînés du matin au soir à la machine
Pour notre peine, des salaires de famine
Mais l'union nous rendra fort.*

REFRAIN :

Solidarité mes frères (ter)
Car l'union nous rendra forts.

*Mais si un jour nous arrêtons tous nos machines
Mais si un jour nous occupons tous nos usines
Puissants patrons vous ferez alors triste mine
Car l'union nous rendra forts.*

*En combattant pour elle la classe ouvrière
Apportera un ordre nouveau sur la terre
Au coude à coude, restons unis prolétaires
Car l'union nous rendra forts.*

Et, pour conclure, un témoignage d'un prêtre tchèque. Le voici dans sa dure réalité.

COEXISTENCE ?

Interrogé sur le dialogue entre christianisme et marxisme, un prêtre tchèque répond :

« Oui, je sais, un prêtre hollandais est venu me voir, il y a peu. Il m'a demandé entre autres dans quelle mesure l'Eglise avait vraiment profité de ces longues années de coexistence entre marxisme et christianisme ? Je lui ai dit : Savez-vous de quoi vous parlez ? Il n'y a qu'un fait : notre Eglise, toutes les Eglises ont été tout simplement condamnées à mort.

Vous songez sans doute à l'humanisme marxiste ? Cela, nous ne l'avons jamais connu. Ce que nous avons connu, c'était un marxisme totalement inhumain, anti-humain ! De quel marxisme parlez-vous ? Vous avez peut-être lu des livres. Nous avons expérimenté dans notre chair.

Ce même prêtre hollandais était aussi très enthousiaste des « messes à la maison », telles qu'on les essaie en Hollande. Ses descriptions — mais je l'ai peut-être mal compris — m'évoquaient une sorte d'amusement gratuite. Nous avons aussi des « messes à la maison », mais c'est par une amère nécessité, et pour les prêtres qui les célébraient, ce fut, durant des années, au péril de leur vie. Moi-même, je dis la messe à la maison, seuls, mon père et ma mère y assistent, parfois une vieille voisine. Mais cela même, jusqu'à l'an dernier, était très risqué.

J'ai dit à ce prêtre hollandais : « Remerciez Dieu, à deux genoux par terre, de ce que vous avez des églises ». Quand il prit congé, il me dit : « La vie est de nouveau belle ; nous ne pouvons pas nous plaindre ; l'Eglise peut encore témoigner, nous ne sommes plus tout à fait une Eglise du silence... Nous témoignons doucement... ».

(Extrait de Jonge Kerk,
Nimègue, novembre 1968)

La prochaine fois nous pénétrerons dans le « maquis marxiste ». Je l'appelle ainsi, car dans la masse de documents rassemblés, j'ai failli m'y perdre tant ils abondent. Donc à la prochaine « Khémia ».

(A suivre).

PLAIDOYER

pour la communion solennelle

Dans « *L'Homme Nouveau* » du 20 février 1972,
(Georges Daix).

Et du 16 juillet 1972,
(Gérard Soulages).

Le 13 juin dernier, en la solennité de la Fête-Dieu, le R.P. Lelong, dans son sermon, au cours de la messe radiodiffusée sur « France Culture », lançait un cri d'alarme au sujet de la communion solennelle dont la célébration est généralement considérée comme le « plus beau jour de la vie ».

« *Ce jour est dangereusement menacé*, affirmait le prédicateur dominicain. *Déjà selon un processus bien connu, la campagne dévastatrice est commencée. Ici ou là, la communion solennelle est supprimée au nom de la raison, en raison des abus intolérables dont elle était censée entachée, en fait sans autre raison que le diktat d'un néo-cléricalisme pire que celui de papa* ».

Le combatif dominicain ajoutait : « *Eh bien, je me suis juré de défendre, en ce matin de la Fête-Dieu, la Fête qui n'a pas illuminé qu'un jour, mais toute notre vie* ».

La communion solennelle est donc menacée. Elle est menacée par les technocrates ecclésiastiques qui persuadent curés et aumôniers qu'elle doit être supprimée en raison des exigences d'une pastorale missionnaire destinée à atteindre ceux qui sont loin de l'Eglise et, en particulier, ceux des couches sociales les plus humbles.

Ces technocrates qui se targuent volontiers d'utiliser les « sciences humaines » pour échaffauder leurs « projets » pastoraux ne se rendent pas compte qu'en préconisant la suppression de la communion solennelle ils vont à l'encontre des constatations les plus sûres de la psycho-sociologie, de l'ethologie et de la science des religions.

On a tôt fait de taxer de « folklore » cette cérémonie religieuse et de justifier ainsi la décision de s'en débarrasser. Pourtant, bien loin de requérir la suppression de la communion solennelle, le fait que celle-ci revête aussi des aspects folkloriques est un argument supplémentaire en faveur de sa défense et de son maintien.

En effet, qu'est-ce que le folklore sinon, comme l'étymologie de ce mot d'origine anglaise l'indique, la science du peuple et du milieu populaire.

Parler de folklore au sujet de la communion solennelle, c'est donc dire que celle-ci est une cérémonie particulièrement populaire.

Cela est si vrai que l'hitlérisme aussi bien que le communisme ont créé des rites pour l'étape de la vie qui correspond à la communion solennelle. Si l'on supprime donc celle-ci grâce à laquelle le christianisme avait « baptisé » quelque chose d'inhérent à la condition humaine, il est quasiment certain qu'on verra naître dans les sociétés marquées du sceau chrétien des succédanés plus ou moins équivoques de ce rite.

UNE FETE POPULAIRE

De plus, il ne faudrait tout de même pas oublier que le christianisme qui est Révélation et Foi est aussi une religion. Il est donc normal qu'il s'exprime par des rites religieux car c'est grâce à eux qu'il touche l'âme populaire.

« *Après des années d'efforts*, écrit un autre dominicain, le R.P. Serge Bonnet, *de patience, nous avons enfin de larges possibilités d'assurer de très belles célébrations... Ce n'est pas le moment de tourner le dos au renouveau en bradant un rite et une fête qui ont contribué à faire du catholicisme plus qu'un credo de clercs : une religion populaire* ».

C'est donc au nom même du respect dû aux pauvres, aux petits, aux lointains que veulent atteindre les plans de pastorale des « technocrates de la foi » qu'il convient de maintenir la communion solennelle. On n'a pas le droit de les priver de cette fête qu'ils aiment et qui est parfois même une des rares rencontres de certains, parents ou invités, avec l'Eglise. On n'a pas le droit d'empêcher des milliers d'hommes et de femmes, chaque année, d'être « de communion » selon une expression — et cela aussi est significatif — passée dans le langage courant.

Parlant en sociologue, le R.P. Serge Bonnet n'hésite pas à dire que la communion est la fête la plus grande et la plus populaire de France. On admet, note-t-il, que 85 % des enfants font leur communion solennelle.

« Le succès de la communion n'est pas dû au hasard, précise le R.P. Serge Bonnet. La communion solennelle n'est pas une fête universelle et ancienne. Elle a été inventée, il y a trois siècles, pour évangéliser les provinces déchristianisées de la France, au début du XVIII^e siècle. Un des buts était d'atteindre les parents éloignés de l'Eglise à travers une formation chrétienne sommaire de leurs enfants. Si la communion solennelle est devenue si populaire, c'est parce qu'elle a correspondu, hier, et qu'elle correspond encore aujourd'hui, aux conditions qui font qu'une fête soit populaire ».

Une fête, en effet, doit être *périodique*, et c'est bien le cas de la communion solennelle qui revient chaque année à la même saison et qui rassemble des enfants qui en sont à la même étape de leur vie : celle de l'entrée dans l'adolescence.

Une fête doit être *égalitaire*, c'est-à-dire ouverte à tous ; c'est encore le cas de la communion solennelle qui rassemble tous les enfants d'une même classe d'âge, garçons et filles, riches et pauvres, qu'ils soient appelés à travailler manuellement ou intellectuellement.

Elle doit être *communautaire* : la communion solennelle rassemble généralement dans une même célébration des dizaines de familles.

Une fête, pour être populaire, doit être *relative-ment identique et stable* dans l'espace, d'où la nécessité qu'il n'y ait pas trop de variations de rite de clocher en clocher, de diocèse en diocèse. Ainsi les plus pauvres s'y retrouvent.

Pour demeurer populaire, enfin, une fête doit donner plus d'importance au geste qu'à la parole. D'où la procession, l'offrande des cierges, etc.

UN RITE A MAINTENIR

La communion solennelle est normalement préparée par deux années ou plus de catéchisme. Il ne faut cependant pas oublier que la fête elle-même est porteuse d'enseignement, qu'elle est une pédagogie.

« L'initiation qui est davantage et mieux que l'instruction, écrit le R.P. Serge Bonnet, peut être déclenchée par la fête et non la précéder. En d'autres termes, le sacrement ne doit pas forcément se délivrer seulement en fonction d'un préalable endoctrinement ».

Il y aurait encore beaucoup à écrire sur la communion solennelle qu'il faut toujours bien distinguer de la première communion, c'est-à-dire de la toute première réception du corps eucharistique du Christ qui peut et doit intervenir bien avant l'âge de la communion solennelle.

Oui, les parents ont le droit de demander, d'exiger le maintien de ce rite même si des aménagements peuvent être apportés à la manière de célébrer cette fête chrétienne si profondément enracinée dans le tréfonds de la psyché humaine.

Oui, les laïcs, membre du Peuple de Dieu, ont ce droit !

Il leur appartient de faire entendre leur voix car « le droit auquel on fait appel à tort ou à raison en lui donnant l'illusion de commander, nulle part et jamais n'a été consulté là-dessus ».

Je le concède : il ne s'agit là que d'une coutume centenaire, plusieurs fois centenaire — mais cette coutume appartient aux familles chrétiennes autant

qu'elle appartient aux ecclésiastiques, et il est grave que les familles se sentent brimées — et même parfois trompées et méprisées. Il sera difficile de persuader les laïcs que ce qui était hier une chose importante, le couronnement de l'éducation religieuse enfantine, soit brusquement devenu une chose négligeable, voire douteuse et détestable. Le concile Vatican II souligne deux choses : le respect des consciences et l'importance du laïc. Lorsque certains prêtres, de leur propre autorité, suppriment la communion solennelle, ils ne respectent plus les consciences et ils piétinent les droits de Vatican II.

Certes, la communion solennelle est autant une fête des familles chrétiennes qu'une cérémonie religieuse. Comme toute chose humaine, elle peut comporter des déviations plus ou moins graves. Mais en ne soulignant que les déviations, on devient de mauvaise foi. Surtout, je prétends qu'en abolissant une à une les fêtes propres à la famille chrétienne, on atteint en fait la foi des fidèles et on blesse ceux-ci dans leurs sentiments les plus profonds. Nous n'avons certainement pas le droit de supprimer la communion solennelle. On parle en ce moment beaucoup du peuple chrétien. Le tissu qui forme le peuple chrétien est fait de toutes ces fêtes, de ces coutumes, de ces habitudes sociales grandement christianisées. Désagréger ce tissu, c'est attenter à la vie même de la communauté chrétienne et ruiner la vie de l'Eglise. Que ceux qui veulent me contredire méditent sur les travaux de Durkheim ou de Lévi-Strauss.

« MON EXPERIENCE PERSONNELLE »

Fête purement profane ? Qu'en savez-vous ? Mais je le sais : ce sont justement les incroyants qui ont été secrètement les plus touchés. Quant aux membres croyants de la famille ils s'étaient préparés par la prière et par des efforts cachés à cette fête, et tous avaient communiqué en même temps que mon fils : le père et la mère, les sœurs de François, la mère de ma femme, des tantes, des cousines, des amis, le parain et la marraine. Ce jour-là nous avons tous vécu dans la foi et la joie. Hélas, à force de vivre abstraitement dans une action catholique trop théorique et trop spécialisée, certains prêtres perdent complètement le sens de la famille. Il est très grave que parfois les nouveaux prêtres ne sentent pas les problèmes religieux les plus profonds, ceux qui sont les soucis constants des parents, ceux qui labourent une conscience d'homme toute une vie. Jadis, les anciens curés de nos vieilles paroisses ne s'y trompaient pas : ils étaient mêlés aux joies et aux épreuves des familles chrétiennes ; ils avaient marié les parents et vu naître les enfants. Aussi étaient-ils attachés aux « premières communions », autant qu'au baptême et qu'au mariage chrétien. Toutes ces cérémonies, toutes ces fêtes étaient pour eux une forme authentique de la vie chrétienne, une incarnation vivante de la foi...

Je connais l'objection : trop d'enfants ne pratiquent plus, et il faut attendre le mariage pour les revoir à l'Eglise. Cela est vrai. Mais supprimez la première communion. Vous n'aurez plus de catéchisme, plus de baptême, plus de mariage, plus d'enterrement chrétien. Ce sera l'incroyance définitivement installée, et l'incroyance se donnera nécessairement de nouveaux rites et de nouvelles cérémonies. Voyez la gravité religieuse de certains enterrements civils. Alors des mœurs toutes nouvelles naîtront, qui ne seront plus chrétiennes. La foi du chrétien, enfant ou adulte, restera toujours un secret. Elle n'est pas nécessairement liée à la pratique religieuse. Elle peut subsister à demi-teinte toute une vie. Mais lorsqu'elle renaît, elle transfigure un individu.

Le baptême, l'éducation chrétienne enfantine, la communion solennelle — ces trois choses sont liées — rendent possible cette deuxième conversion, à l'âge adulte, celle que Thérèse d'Avila considérait comme la véritable conversion. J'ose supplier nos prêtres de ne pas rayer, au nom d'une fausse théologie, ces fondements de la vie chrétienne.

La communion solennelle devrait devenir une grande fête, la fête centrale de la paroisse — presque aussi importante que Pâques ou Noël. Elle devrait même être une triple fête : la fête des enfants qui ont terminé leurs quatre années d'initiation chrétienne — la fête de la communauté chrétienne qui accueille ces jeunes chrétiens et va les mêler aux adultes — la fête de la famille qui sait que, désormais, le petit enfant n'est plus et que l'adolescence arrive avec tous ses rêves et toutes ses difficultés.

Une retraite sévère et très exigeante, suivie d'une fête eucharistique grandiose, voilà ce que pourrait être la « Nouvelle communion solennelle », Rappelons-nous les Fêtes-Dieu de jadis, qui ont enchanté notre enfance. Pourquoi nos paroisses très modernes ne réinventeraient-elles pas pour les enfants et pour les parents de très belles communions solennelles, qui seraient de nouvelles Fêtes-Dieu. Toute une année ne serait pas de trop pour préparer la liturgie d'une telle fête, où les fleurs, les lumières, les chants apporteraient à tous, aux adultes aussi bien qu'aux enfants, une joie très pure, qui serait un peu la promesse de cette béatitude céleste qui nous sera donnée lorsque nous serons ravis par la beauté incréée et que nous participerons au bonheur de Dieu.

La nouvelle communion solennelle que j'appelle de mes vœux rappellerait à tous, aux parents et aux enfants, que le christianisme est dans son essence la plus profonde une promesse inépuisable de bonheur.

« Bienheureux sont les cœurs purs, car ils verront Dieu... ».

J'ose supplier les jeunes prêtres, et même les prêtres plus âgés, de ne pas blesser au plus profond de leur cœur les pères et les mères de famille chrétienne. Nous tenons à nos enfants plus qu'à la prunelle de nos yeux. Faut-il le rappeler : le mieux a toujours été l'ennemi du bien. Certains rêvent de conversions imaginaires grâce à des bouleversements complets de la vie chrétienne, et en fonction de ce rêve, ils détruisent tout ce qui existe. C'est alors de la démente. Si les novateurs l'emportaient, la foi du petit peuple serait tarie, comme ont été dramatiquement taries les vocations religieuses. Alors, le malheur pèserait pour de bon sur l'Occident chrétien, et les prédictions de Nietzsche se réaliseraient : ce serait la fin du christianisme.

Je souhaite une formation catéchistique de 7 ans à 11 ans ; je suis persuadé que, dès la petite enfance, le jeune garçon ou la petite fille sont admirablement prédisposés aux choses de Dieu. La psychanalyse nous confirme, qui enseigne que les nappes profondes de l'âme sont très tôt christianisables car, à ce moment-là, l'être humain est spontanément religieux. Il ne faut pas séparer christianisme et religion... Je trouve que 12 ans est un âge bien tardif, et 13 ans, une erreur certaine. La pureté du cœur et du regard est alors parfois gravement atteinte. Dans ce cas, cette fête, présente dans les replis obscurs de la mémoire d'un adulte, risquera d'être liée à quelque chose de douteux. L'oubli jouera, ou quelque chose plus grave, l'ironie. Par contre à 11 ans, l'âme garde sa fraîcheur et sa beauté. J'ajoute que la persévérance n'est pas le fait de la coercition. L'enfant aura d'autant plus de chances de rester fidèle qu'il aura découvert très tôt le mystère éblouissant de Dieu. Encore une fois, je renvoie à la psychanalyse.

G. DAIX et G. SOULAGES.

MISE AU POINT

Il s'agit du sacrement de pénitence, dit souvent par simplification : confession. Régulièrement la « confession » est une partie du sacrement qui normalement en comprend trois : la contrition, la confession, et la réparation.

La confession, partie du sacrement de pénitence est l'aveu personnel à un prêtre des péchés que l'on a fait.

Or, on a dit ou publié des choses inexactes sur le sacrement de pénitence et plus particulièrement sur la « confession ». Voici rétablie la vérité.

Le nouveau rituel de la Pénitence qui vient d'être publié par le pape Paul VI prévoit quatre types de célébrations de ce sacrement. Je résume :

- la confession individuelle qui reste le type le plus fréquent et le plus normal. C'est la façon traditionnelle que nous avons connue de nous confesser et qui n'est pas abolie, au contraire.
- les célébrations non pénitentielles, c'est-à-dire sans confession ou aveu des péchés à un prêtre et sans absolution ou pardon de ces péchés.

C'est plutôt une préparation qui nous dispose à une meilleure confession future.

- les célébrations pénitentielles avec confession et absolution des péchés. Cette confession se fait individuellement. Si vous voulez encore c'est une préparation qui précède immédiatement la confession individuelle.
- les célébrations communautaires avec absolution générale des péchés sans confession immédiate. Ce qui doit se faire dans des cas très rares. Mais attention on devra par la suite, quand on le pourra, confesser individuellement ces péchés déjà pardonnés à un prêtre : non pour en recevoir l'absolution, car c'est déjà fait mais pour les soumettre au tribunal de la pénitence ce qui n'a pas été fait.

Donc en résumé, la confession individuelle n'est jamais supprimée, dans aucun des cas signalés plus haut. Elle est faite immédiatement ou retardée mais elle doit toujours exister. La confession individuelle est toujours obligatoire contrairement à ce qu'on en a écrit parfois.

CONNAISSEZ-VOUS LE MATERNAGE ?

Il a cinq ans. Le matin, il se lève seul dans la maison vide. Petit déjeuner seul, départ pour l'école, déjeuner à la cantine. Retour le soir à la maison, la clé de la porte pendue au cou par une chaîne. Seul il goûte, seul il joue, seul il dîne. Ses parents rentrent quand il est prêt à se coucher. C'est un enfant très sage et très débrouillé. Il le faut bien. Un an de ce régime, il est maintenant « irrécupérable ».

Celle-ci a sept ans ; des yeux bien cernés. « Est-ce que votre fille dort assez, Madame ? » — Réponse très affirmative — « Je la lève à 7 h 30 pour la laisser à l'école à 8 h 30 et je la reprends à 18 h 15. Elle est toujours au lit une heure après ». Assez de sommeil, c'est certain. Mère non coupable pour les yeux cernés.

Ce ne sont même pas des cas limites. Ils sont comme ça de plus en plus nombreux, victimes de leurs mères au travail. « *Le nombre d'enfants, malades de manque d'amour est impressionnant* », me dit cette femme médecin, inspectrice médicale scolaire. *Les solutions proposées : plus de crèches, plus de garderies, la scolarisation de plus en plus petit, sont des solutions bonnes pour les mères. Ce ne sont pas des solutions bonnes pour les enfants. Il serait temps de ne plus mentir.* On parle d'éveil précoce dans les maternelles grâce aux techniques pédagogiques. On n'a jamais vu autant d'enfants qui ne savent pas parler à deux ou trois ans parce qu'il n'y a pas eu une mère penchée sur leur berceau pour répondre à leurs premiers « a-re, a-re ! ».

Je sais bien que pour compenser un peu on a inventé le maternage. Les monitrices dans les crèches prennent les bébés dix minutes sur les genoux pour les faire sauter et les câliner. Comme si le besoin de tendresse et d'attention du tout petit pouvait être comblé par ce procédé... pauvres bébés et pauvres monitrices. Quand je vois ces enfants abandonnés (car aussi parfaites que soient crèches, jardins d'enfants, maternelles, beaucoup d'enfants y sont abandonnés par des mères dont le travail n'est pas indispensable mais qui veulent garder leur indépendance, leur sacrosainte liberté) je rêve pour eux de mères trop tendres, trop protectrices. Et puisque les mères qui consacrent

leur temps à leurs enfants sont nécessairement des mères abusives, je rêve pour eux de mères abusives. *Les dégâts qu'elles feront seront toujours réparables, mais on ne se relève pas d'un manque de tendresse.*

Toute femme qui travaille sans réelle nécessité, ou qui déserte son foyer pour un motif ou un autre alors qu'elle a des enfants à la maison devrait s'interroger sur les motifs profonds qui la font confier à d'autres le soin de les élever et de les éduquer. Tous les sondages sur la question insistent sur les droits de la femme à l'autonomie, à la vie personnelle, l'épanouissement. C'est bien timidement qu'on ose rappeler le droit de l'enfant à ce même épanouissement (mais oui, lui aussi), son droit à la présence maternelle. On a peur de passer pour retardataire, bobonne, pas dans le coup.

Il faut revenir à quelques vérités simples. Ce n'est pas tellement l'enfant qui appartient à la mère, c'est la mère qui appartient à l'enfant. Son droit à la présence est lié à son droit même à vivre. Le pain du cœur est plus important que celui du corps. L'enfant ne se développe bien que dans un climat familial. *Il ne peut trouver la plénitude de son être d'homme sans la joie profonde auprès de celle dont il est né.* Tout le reste n'est que palliatif...

Il ne faut pas vivre en fonction des conquêtes sociologiques mais en fonction de la nature humaine qui fait que les enfants d'aujourd'hui ont toujours besoin d'une mère, d'une mère plusieurs heures par jour, d'une mère tendre, prévenante, qui veille à leur santé, à leur intelligence, à leur sensibilité. Un enfant dont la mère est absente ne peut avoir une affectivité qui se développe harmonieusement.

Il est d'ailleurs significatif de donner la parole aux enfants et d'entendre leur voix. A la question, posée en école primaire : « Que souhaitez-vous le plus ? » a été donné massivement une réponse qui doit résonner dans nos cœurs :

« Une maison avec un jardin, Maman dans la maison ».

Geneviève RIVIERE.

Dans « Homme Nouveau », du 4-11-1973.

Notre esprit !...

Il est et il sera toujours l'esprit de l'Eglise et de son Chef. Là nous trouverons la lumière et le réconfort en notre temps de ténèbres et d'angoisse.

« Mes petits enfants, ne craignez rien : j'ai vaincu le monde ! ».

Nos principes d'enseignement et d'action, les voici, appuyés sur les déclarations du Saint-Père. Dieu nous aide à ne jamais nous en écarter !

I — JAMAIS NOUS NOUS OPPOSERONS A UN VÉRITABLE ET AUTHENTIQUE RENOUVEAU !

« Beaucoup de choses peuvent être corrigées et modifiées dans la vie catholique ; beaucoup de doctrines

peuvent être approfondies, complétées et exposées en des termes plus compréhensibles ; beaucoup de normes peuvent être simplifiées et mieux adaptées aux besoins de notre temps.

« Mais, il y a spécialement deux choses qui ne peuvent être mises en discussion : les *Vérités de la Foi*, sanctionnées avec autorité par la Tradition et par le Magistère de l'Eglise, et les *lois constitutionnelles de l'Eglise*, lesquelles requièrent l'obéissance au ministère de gouvernement pastoral que le Christ a établi et que la sagesse de l'Eglise a développé et étendu pour guider et réconforter le Peuple de Dieu » (Allocution du 25 avril 1968).

II — NOUS COMBATTRONS AVEC VIGUEUR LE FAUX « AGGIORNAMENTO »

« Beaucoup voudraient soumettre la Religion à une révision radicale, en essayant de la dépouiller des dogmes, c'est-à-dire des enseignements qui semblent dépassés par le progrès scientifique et incompréhensibles à la pensée moderne. Alors on essaie d'abord de donner à la Religion catholique une expression plus conforme au langage actuel et à la mentalité courante, c'est-à-dire à mettre à jour l'enseignement de la Religion. Mais, il est malheureusement fréquent que l'on bouleverse sa réalité intime.

« On cherche à rendre l'enseignement de la Religion « compréhensible ». Pour ce faire, on change les formules dont l'Eglise enseignante l'a revêtu, et avec lesquelles elle l'a, pour ainsi dire, scellé, afin de lui permettre de traverser les siècles en demeurant lui-même.

« Et puis on altère le contenu même de la Doctrine traditionnelle. Alors la Parole du Christ n'est plus la Vérité immuable, toujours identique et pareille à elle-même, toujours vivante, lumineuse, féconde, même si souvent elle dépasse notre raison ». (Audience générale du 3 avril 1968).

« Nous ne pourrions jamais envisager l'hypothèse d'un changement, d'une évolution, d'une modification quelconque de Foi de la part de l'Eglise. Le « Credo » reste le même. Sur ce plan-là, l'Eglise est rigoureusement conservatrice, et c'est pour cela qu'il reste toujours jeune ». (Audience générale du 6 octobre 1971).

III — NOUS SOMMES CONTRE LA DESACRALISATION

Le Saint-Père a parlé plusieurs fois de la sécularisation des prêtres et des religieux dans leur comportement et leur tenue. Mais il y a plus grave :

« Ce qui Nous inquiète encore beaucoup plus, c'est le comportement de ceux qui s'efforcent de vider le culte liturgique de son caractère sacré et qui en viennent à cette fallacieuse idée qu'on ne doit pas utiliser les choses et les objets sacrés, mais les remplacer par des objets d'usage commun et profane. La témérité de certains va si loin qu'elle n'épargne même les lieux de culte.

« Nous ne pouvons pas passer sous silence certaines façons d'agir, qui sont pour Nous un grand motif de préoccupation et de souffrance. C'est ainsi que dans le domaine liturgique, de leur propre chef, les Conférences épiscopales vont plus loin qu'il ne faut. Il arrive souvent que l'on fasse des expériences arbitraires, et que l'on introduise des rites qui sont en opposition flagrante avec les règles données par l'Eglise. Il n'est personne qui ne voie que cette façon d'agir blesse gravement la conscience des fidèles ». (Discours au « Concilium » de liturgie du 14 octobre 1968).

IV — NOUS DENONCERONS « LES LOUPS RAVISSEURS »

Ici, nous sommes contraints de résumer, tant les mises en garde du Saint-Père sont nombreuses. Nous connaissons ces mots effrayants, qui marqueront l'histoire de notre temps : « Autodémolition », « autodestruction »... « Mouvement de critique corrosive contre l'Eglise institutionnelle et traditionnelle »... « On a en vue, non des réformes, mais des bouleversements »... « Les artisans d'erreur se cachent dans le sein même de l'Eglise »... « On nie, ou tout au moins, on jette le doute sur la Présence réelle, sur la Résurrection du Christ, sur les vérités concernant le péché, les Sacrements, l'Enfer, la Très Sainte Vierge, les Anges, le Démon, etc... etc. ».

Si bien que le Pape, épouvanté, jetait un cri d'alarme, en dénonçant le grand meneur de jeu de la subversion, le 29 juin dernier : « Par quelque fissure, la fumée de Satan est entrée dans le temple de Dieu. Le doute, l'incertitude, le problème, l'inquiétude, l'insatisfaction se sont fait jour. On ne se fie plus à l'Eglise. On se fie au premier prophète profane qui vient à parler de la tribune d'un journal ou d'une assemblée, et on lui demande s'il possède la formule de la vraie Vie, sans penser que nous en sommes déjà les maîtres. Le doute est entré dans les consciences. Il est entré par des fenêtres qui devraient être ouvertes à la lumière.

« Nous aurions cru que le lendemain du Concile serait un jour de soleil pour l'Eglise. Mais nous avons trouvé de nouvelles tempêtes. Nous cherchons à creuser de nouveaux abîmes au lieu de les combler.

« Que s'est-il passé ? Nous vous confions notre pensée : il s'est agi d'une puissance adverse : le diable, cet être mystérieux, ennemi de tous les hommes, est venu gâter les fruits du Concile et empêcher que l'Eglise éclate en hymnes de joie, pour avoir repris pleinement conscience d'elle-même ».

V — NOUS GARDERONS NOTRE CONFIANCE EN L'EGLISE

« Certains théologiens ne sont pas toujours sur la bonne voie. Ils recourent à des expressions doctrinales ambiguës, s'arrogent la permission d'énoncer des opinions personnelles auxquelles ils confèrent l'autorité qu'ils contestent à celui qui, seul, de droit divin, possède cette autorité. Ils vont jusqu'à admettre que chacun, dans l'Eglise, peut penser et croire ce qu'il veut, retombant ainsi dans le libre examen qui a brisé l'unité de cette même Eglise ». (Allocution à la paroisse Sainte-Cécile, du 24 août 1968, lors du voyage à Bogota).

« On ne doit pas penser que le « Renouveau liturgique » consiste à rejeter le patrimoine sacré du passé et à admettre à la légère n'importe quelle nouveauté. Les formules et les rites de la Liturgie sont l'affaire de l'Eglise universelle dont ils expriment la prière vivante. C'est pourquoi personne n'a le droit de changer ces formules, d'en introduire de nouvelles, de leur en substituer d'autres ». (Discours au « Concilium » de liturgie, 14 octobre 1968).

« Frères et fils très chers, ayez confiance en l'Eglise. Aimez-la beaucoup. C'est l'Eglise qui sauvera le monde, l'Eglise qui est la même aujourd'hui qu'hier et demain, et qui trouve toujours, guidée par l'Esprit-Saint, et aidée par tous ses enfants, la force de se renouveler, de rajeunir, et de donner une réponse nouvelle aux besoins toujours nouveaux ». (Message aux prêtres, le 30 juin 1968).

C'est bien cela notre esprit, dites-moi, chers Amis ?

« Nous ne pouvons taire Notre peine en constatant que Nos intentions et Nos paroles sont parfois mal comprises ou déformées »... Ces paroles de Jésus montent à Nos lèvres : « On aura pour ennemis les gens de sa maison ». (Allocutions du 18 septembre et du 23 décembre 1968).

Chers Amis, tous, toujours, dans un grand amour, nous apporterons notre soutien au Chef de l'Eglise : il porte une si lourde Croix ! Cet appui sera franc, ferme, filial.

Nous offrirons nos souffrances, nous prierons pour lui, pour qu'il ait la force de remplir jusqu'au bout sa mission de Pasteur de l'Eglise universelle.

Dans « Près d'Elle »,

LES AMIS DE FONCOMBAULT

Chers Amis de Fontgombault,

En ces premiers jours de 1974, de gros nuages noirs sont amoncelés dans le ciel politique. Ils ne troublent pas la sérénité des moines, mais ils rendent l'avenir si incertain qu'il est délicat d'en parler. Il le faut pourtant bien, et les heures sombres sont précisément celles où l'espérance doit s'exercer avec plus de vigueur. Commençons toutefois par jeter un regard sur l'année qui vient de s'achever et par prendre des forces dans l'action de grâces pour établir nos plans d'avenir.

Nous devons en effet remercier Dieu pour l'an de grâce 1973, qui fut celui de notre vingt-cinquième anniversaire, et pour tout ce qu'il a apporté à Fontgombault. Au cours de cette année le Seigneur m'a donné de revêtir de l'habit monastique dix postulants à Fontgombault et cinq dans notre fondation de Notre-Dame de Randol, et je puis dire que Dieu nous envoie de très bonnes vocations. Une fois de plus nous souffrons du manque de place, tant à Fontgombault qu'à Randol, ce qui dans un monastère est un moindre mal. Grâce à votre générosité nous avons pu aménager ici et en Auvergne quelques cellules supplémentaires, qui seront vite remplies, car de nouveaux candidats s'annoncent dans l'une et l'autre maison. A Randol, il faudra poursuivre les constructions commencées, selon le plan prévu pour le monastère complet. Fontgombault n'est pas indéfiniment extensible, mais la Providence, comme beaucoup d'entre vous doivent le savoir déjà, nous invite à faire en Italie, près de Florence, une nouvelle fondation, qui pourra, s'il plaît à Dieu pour lequel seul nous travaillons, commencer effectivement en 1975. Voyez comment la considération du passé et du présent, à la lumière de la Providence, nous amène à envisager avec confiance l'avenir. Nous avons confiance en Dieu. Nous avons aussi confiance en vous, qui êtes si généreux envers nous.

Vous nous aidez non seulement financièrement, mais aussi spirituellement par votre prière et votre attachement surnaturel à notre monastère. Vous contribuez ainsi à son rayonnement, qui s'est concrétisé l'an passé dans la fête familiale de nos vingt-cinq ans, présidée par le Cardinal Florit, archevêque de Florence.

Et voici maintenant l'Année sainte. Demandons ensemble qu'elle soit vraiment sainte et très fructueuse pour ce monastère, pour ses Amis et ses habitants.

Merci de tout ce que vous faites pour nous. Que Dieu vous le rende abondamment, Je le lui demande par sa Mère Immaculée.

Le père abbé DOM JEAN ROY.

C.C.P. : Les Amis de Fontgombault, Paris 1 067 17

P.-S. — Je recommande à tous nos amis d'aider cette œuvre de bien.

POUR ECHOUER...

MARIEZ-VOUS JEUNE !

Pourquoi la moitié des mariages d'adolescents se terminent-ils par un divorce dans les cinq ans ? Cet article donne sept raisons fondamentales qui contribuent souvent à la forte proportion d'échecs dans ce genre d'unions.

Un couple d'adolescents — appelons-les Richard et Suzanne — étaient très amoureux. Du moins le croyaient-ils ! Mais leur mariage n'a pas marché comme ils l'espéraient. Suzanne raconte leur tragique histoire.

« Quand nous nous sommes rencontrés, écrit-elle, il avait dix-sept ans et moi seize. Nous en avions fréquenté d'autres avant, mais quand je l'ai vu, ça été autre chose, le coup de foudre. J'avais l'impression de n'avoir jamais vu un homme aussi beau... »

« Nous nous sommes vus week-end après week-end, l'un invitant l'autre. Quand nous sommes arrivés en classe terminale, nous avons compris que c'était l'amour. Nous voulions nous marier.

« J'avais d'abord eu l'intention d'aller à l'université, mais l'idée de continuer des études loin de lui me désolait. Moi, je voulais me marier tout de suite, lui voulait attendre. C'est moi qui l'ai emporté.

« Nous savions bien que nos parents voulaient que nous poursuivions nos études, mais nous avons décidé qu'il fallait que je sois enceinte ! C'était le seul moyen d'obtenir que nos parents nous laissent nous marier !

« Le mariage a eu lieu peu après, mais non sans qu'on ait traversé une tempête familiale et qu'une forte animosité ait opposé les deux couples de parents. J'ai connu la peur, l'amertume et la stupeur devant l'incroyable gâchis dans lequel je m'étais empêtrée.

« La cérémonie parut morne, sans rien de la joie et de l'excitation qu'on s'attend à trouver dans une mariée rougissante. La lune de miel fut sinistre. Il est impossible de décrire la peur et la frustration que j'éprouvais pendant ces premières semaines de mariage.

Je me rendis compte qu'en réalité, je ne le connaissais pas. Le mariage n'était pas du tout ce que j'avais cru : au lieu de résoudre mes problèmes, il ne faisait que m'en créer de nouveaux.

« La vie devint une routine qui me répugnait à un point incroyable. Nous vivions dans un appartement sinistre. Pas d'argent, pas de distractions, rien. Nous joignons à peine les deux bouts. Et par-dessus le marché, il y avait ma peur croissante à l'idée de mon accouchement.

« Six semaines après la naissance du bébé, nous nous séparions... ».

Telle est la triste et navrante histoire de deux adolescents qui croyaient s'aimer, et que le mariage leur apporterait le vrai bonheur. En fait, il les a plongés dans la détresse. Comme plus de la moitié des mariages d'adolescents, celui-là s'est terminé par un divorce.

Cette histoire banale souligne les facteurs principaux qui contribuent à l'échec des unions d'adolescents.

1 — LE MARIAGE A UN AGE TROP PRECOCE

Qu'est ce qui n'allait pas ? Le facteur le plus évident, c'est l'âge des partenaires. Bien entendu, tous les mariages de jeunes n'échouent pas, mais dans une proportion inquiétante, ils se terminent en catastrophe.

Les statistiques font ressortir le fait que les gens qui se marient jeunes jouent perdants. Elles révèlent que les hommes qui se marient avant vingt ans ont uniformément de fortes chances de divorcer. En revanche, ceux qui se marient peu avant la trentaine ont des chances très faibles de se séparer.

D'autres constatations intéressantes : les hommes qui présentent les chances de divorce les plus faibles sont ceux qui se sont mariés entre vingt-cinq et trente ans, qui ont fait des études secondaires ou ont des revenus substantiels. Les femmes mariés avant vingt ans sont deux fois plus susceptibles que les autres de divorcer. Il y a à cela des raisons évidentes. Hommes et femmes ont besoin de temps pour acquérir assez d'expérience, de formation et de maturité avant d'assumer les responsabilités du mariage.

2 — DES RESSOURCES FINANCIERES INSUFFISANTES

Deux jeunes qui attendent d'avoir au moins vingt-cinq ans pour se marier ont le temps de se procurer des ressources financières suffisantes.

Ce n'est pas l'amour qui paie les factures. Mais les factures impayées peuvent détruire tout l'amour d'un couple. D'après des enquêtes faites dans les années 60 sur le bonheur conjugal et la stabilité des mariages, on constate qu'il existe une relation entre le revenu du mari et le bonheur d'un couple.

Contrairement à ce que pourrait laisser croire un certain sensationnalisme à la Hollywood, la plupart des gens ne se marient pas pour l'argent ; ils se

mariant pour ce qu'ils considèrent comme étant l'amour. C'est très bien mais, avant de s'engager, un couple devrait tout de même penser à la question financière.

3 — LE MARIAGE FONDE SUR L'IDYLLE ET L'ATTRAIT SEXUEL

Beaucoup de jeunes se marient sans savoir ce qu'implique le véritable amour. Dans tout mariage réussi, l'idylle et l'attrait sexuel sont nécessaires. Le problème, néanmoins, c'est que l'attrait sexuel ne suffit pas en soi et ne remplit pas le concept de l'amour.

Un mariage fondé uniquement là-dessus est dans le meilleur des cas établi sur des bases fragiles. Les conjoints doivent avoir l'un pour l'autre respect et attention. Cela doit se combiner avec les réalités du mariage, c'est-à-dire avec les besoins particuliers et les différences inhérentes au caractère de deux personnes vivant comme si elles n'en faisaient qu'une.

Qu'est-ce que le véritable amour ? Le mot est aujourd'hui d'un emploi fréquent, mais peu de gens prennent la peine de réfléchir à son sens. L'amour peut être défini comme un souci désintéressé et visant au bien de l'être aimé.

Mais qu'entend-on spécifiquement par « être amoureux » au sens de l'attrait romanesque ? Quel rôle l'attirance sexuelle joue-t-elle dans l'amour et le mariage ?

Expliquons-nous en citant deux cas extrêmes.

Un homme peut rencontrer une femme sexuellement si attirante qu'elle n'éveille en lui qu'une chose : le désir de la prendre dans ses bras et de la presser contre lui en une étreinte sensuelle. La seule vue de cette femme lui donne envie de la posséder.

Aucun homme ne devrait JAMAIS PRENDRE cette attirance pour de l'amour.

Et puis, il y a l'extrême opposé. Un homme peut connaître une femme qu'il admire et qu'il respecte énormément. Il peut même se plaire en sa compagnie, du moins à l'occasion. Il lui donne rendez-vous de temps à autre, mais il se dit qu'il pourrait aussi bien prendre dans ses bras un bec de gaz et essayer de l'étreindre. C'est une personne très bien ; il a sûrement pour elle beaucoup de respect, mais n'éprouve aucun attrait physique.

C'est l'extrême opposé, et cela, ce n'est pas l'amour, mais simplement du respect.

Qu'est-ce que l'amour véritable ?

L'amour véritable, c'est le *souci de l'autre*.

Le souci n'est pas uniquement altruiste et dénué d'un sentiment normal et légitime de désir. Chaque conjoint doit attirer l'autre physiquement, sans éveiller des appétits libidineux ou un désir sexuel démesuré. Le véritable amour est cette union formée par le souci de l'autre et par un sain désir mutuel.

L'amour authentique suppose le respect, l'admiration, un souci altruiste du bonheur et du bien-être de l'autre, combiné avec une compatibilité mentale, sociale et culturelle, et un attrait physique réciproque. Pour le mari, l'épouse doit être attirante, réellement SEDUISANTE, physiquement désirable d'une façon normale, NON lascive et sans éveiller de pensées purement voluptueuses.

Il se soucie d'elle comme de personne d'autre. Il veut être avec elle, il recherche sa compagnie. C'est avec elle qu'il veut partager ses soucis comme ses réussites et ses succès. Et il tient tellement à son bien-être et à son bonheur qu'il veut la protéger, lui don-

ner tout ce qu'il lui faut, être avec elle toujours doux, aimable et attentif.

Il éprouve pour elle de l'AMOUR, pas un simple désir charnel. Il veut partager avec elle ses combats, ses intérêts, sa vie. Il veut qu'elle soit la mère de ses enfants.

L'amour conjugal, ce devrait être cet AMOUR-là.

Ceci s'applique également aux femmes, mais en partant de leur position avantageuse. Une femme doit désirer que l'homme qu'elle aime vraiment la prenne dans ses bras. Il faut assurément qu'elle le trouve attirant. Mais les idées oiseuses, infantiles et romantiques sur le prince charmant, modèle de perfection qui va faire de chaque instant de votre vie un voyage enivrant sur un nuage vaporeux ne constituent PAS le véritable amour.

La vie réelle, ce n'est tout simplement pas ça !

L'attirance physique est essentielle ; sans elle il ne peut y avoir d'amour authentique entre un homme et une femme. Mais en conclure qu'un désir sexuel réciproque garantit l'amour et assure un bon mariage, c'est aller à la CATASTROPHE.

4 — LA GROSSESSE PRE-CONJUGALE

Pour beaucoup de jeunes couples, le point de non-retour est déjà franchi : la jeune fille est enceinte avant le mariage.

Dans l'exemple du début, Suzanne explique : « Nous avons décidé qu'il fallait que je sois enceinte ! C'était le seul moyen d'obtenir que nos parents nous laissent nous marier ».

Bien sûr, la plupart des couples d'adolescents ne procèdent pas comme cela. Et pourtant, dans beaucoup de mariages d'adolescents, la mariée est enceinte. Pour ceux qui sont dans ce cas, leur union a bien peu de chances de succès.

La grossesse pré-conjugale est une crise grave. Outre la tension de la grossesse elle-même, il faut aussi faire face à une famille et à des amis que la situation choque. En dépit des conceptions de plus en plus libérales de la jeunesse d'aujourd'hui, et de ce qui se passe dans l'intimité sur le plan sexuel, l'opinion publique est encore nettement hostile aux relations sexuelles avant le mariage et à la grossesse pré-conjugale. Et l'opinion publique a raison. Les conséquences de ces relations et de ce genre de grossesse ne vont assurément pas dans le sens des intérêts des jeunes.

D'après un conseiller conjugal, « pratiquement tous les rapports sexuels pré-conjugaux dans la période antérieure aux fiançailles, et dans une proportion indéterminée dans la période des fiançailles, ont lieu dans des conditions qui, et sur le moment et ultérieurement, engendrent le soupçon, la méfiance et une réduction de la capacité à créer des relations heureuses ».

Si un couple a des relations sexuelles avant son mariage, chacun des partenaires *sait* probablement que l'autre en a déjà eu avant avec quelqu'un d'autre — et qu'il pourrait en avoir avec quelqu'un d'autre après le mariage. Cette situation crée naturellement de l'appréhension, de l'hostilité et peut ruiner une vie sexuelle conjugale qui, dans d'autres circonstances, aurait été satisfaisante. Elle peut même ruiner le mariage.

5 — LE MARIAGE POUR FUIR LES PROBLEMES

Beaucoup de couples se marient à cause d'une « grossesse gênante » ; certains aussi pour fuir ou résoudre d'autres difficultés.

Nombre d'adolescents se marient pour fuir un foyer sans bonheur ou pour résoudre leurs problèmes affectifs.

Examinant cette cause de mariage précoce, la sociologue Mirra Komarovsky cite le cas d'une femme qui disait s'être mariée à seize ans en partie pour fuir un foyer où elle avait pendant toute son enfance entendu « des cris et des chamailleries ». Bien que ses parents aient fini par se séparer, elle précise avec une certaine amertume :

— Ils nous disaient, à nous, qu'ils restaient ensemble « à cause de nous ». Vous pensez comme ça nous faisait du bien !

Et elle concluait :

— Je me suis mariée pour fuir tout ça, mais je me suis sauvée de la pluie en me jetant à l'eau.

Le mariage ne résout pas nécessairement les difficultés. Il peut au contraire les augmenter ou les multiplier en les combinant avec celles du conjoint. Cela est particulièrement dangereux quand il se pose des problèmes affectifs personnels. Etant donné que même la plus réussie des unions suppose une période d'adaptation, quel espoir peut-il rester à deux individus sans maturité aux prises avec des troubles affectifs ?

6 — LE DEUX PARTENAIRES
NE SE CONNAISSENT PAS REELLEMENT

Quand les problèmes que nous venons d'évoquer sont liés à un mode de fréquentation qui ne permet pas aux deux jeunes de se connaître vraiment, les chances de succès se trouvent encore plus réduites.

Avant de songer à se marier, il faudrait répondre à quelques-unes des questions suivantes : Avons-nous reçu le même genre d'éducation ? Sommes-nous à peu près égaux du point de vue intellectuel ? Avons-nous les mêmes principes, la même religion, les mêmes croyances, les mêmes aspirations, les mêmes objectifs ? Désirons-nous tous les deux des enfants ? Sommes-nous d'accord sur ce qu'il faut dépenser ? Pouvons-nous être francs et sincères l'un avec l'autre ? Sommes-nous en bonne santé ? Sommes-nous relativement stables du point de vue affectif ? Nos milieux sociaux sont-ils compatibles ?

Les réponses à ces questions ne peuvent venir que pendant une cour en règle. Cela exige du temps en soi, de la réflexion et une fréquentation conforme aux bons usages. Des caresses sur le siège arrière d'une voiture n'apporteront pas la réponse à ces importantes questions, mais en revanche elles pourront amener un enfant indésiré.

Si deux jeunes gens songeant à se marier ne sont pas parvenus à s'étendre sur les points mentionnés et à en trouver l'application, alors il faut qu'ils reconsidèrent entièrement leurs projets.

Votre mariage est-il une réussite ?

FACTEURS	ECHEC	REUSSITE
Personnalité	Manque de maturité ; peu de choses retiennent votre intérêt ; difficultés d'adaptation et de communication	Maturité, souplesse, bonne adaptation et heureuses dispositions dans les rapports sociaux
Education	Abandon des études	Bon niveau d'études
Fréquentations	Commencées trop tôt et devenues assidues ; relations sexuelles prémaritales	Vous avez appris à bien vous entendre avec les autres ; développement de vos sentiments
Se connaître	En moins de six mois ; brèves fiançailles	Se connaître plusieurs années et être fiancés au moins six mois
Raisons de se marier	Sous une impulsion ou sur un coup de tête ; à cause d'une grossesse ; pour échapper à l'ennui ou à l'échec ; pour faire comme tout le monde	Désir ardent de fonder une famille afin d'établir des relations profondes avec l'être aimé
Grossesse	Prémaritale	Au moins un an après le mariage
Attitude des parents	Opposition à votre union ; ils n'acceptent pas votre époux ou épouse ; ils vous ont aidé à contrecœur	Consentement total à votre union ; vous apportent de l'aide, vous conseillent tout en respectant votre indépendance
Cérémonie	Fuite de la maison paternelle ; mariage civil seulement	Selon les lois de votre pays ; mariage à l'Eglise en présence de parents et d'amis
Situation financière	Pas de profession ; pas de revenu stable ; besoin d'être aidé par la famille.	Budget réaliste, basé sur le revenu ; mari possédant une bonne profession, capable ; les deux conjoints sont disposés à assumer leurs propres responsabilités.

7 — INCOMPREHENSION

DE LA RESPONSABILITE CONJUGALE

Le mariage exige l'amour d'êtres responsables et qui ont atteint leur maturité. Pour se développer, l'amour conjugal doit être réaliste. Lorsque la satisfaction ou la sécurité d'un autre prennent autant d'importance que les siennes propres, alors l'état d'amour existe. En réalité, qu'est-ce au juste que le mariage et en quoi diffère-t-il de la « fréquentation ? ».

Dans la plupart des situations où « on se fréquente », le garçon et la fille recherchent le plaisir pour eux-mêmes. Ils ont alors peu d'occasions de voir le mariage comme il est vraiment. Ce qui est dramatique, c'est qu'il n'est pas facile de trouver un exemple de ce que le mariage *devrait* être. Souvent les parents sont divorcés ou en train de divorcer, ou ils se remarient, ou leur union n'est pas *heureuse*.

Il s'ensuit que les adolescents n'ont du mariage qu'une impression négative. Bien sûr, quand ils y pensent, ils s'imaginent que le leur sera plus heu-

reux. Cette attitude, plus le fait qu'ils ont rarement l'occasion de comprendre les responsabilités d'un vrai mariage, et les embûches d'une union précoce — tout cela réduit leurs chances de succès.

Tous les adolescents qui songent à s'unir devraient se rendre compte que se marier, c'est autre chose que se fréquenter. Le mariage implique de nombreuses responsabilités matérielles : assurer le logement, payer les factures, s'occuper des bébés, élever les enfants, entretenir la maison, surmonter la maladie et les échecs.

Ceux qui veulent se marier doivent faire face à ces réalités et se demander en toute honnêteté : sommes-nous prêts à affronter ce genre de responsabilités ?

Etant ainsi conscients de ce qu'il faut pour réussir son mariage et acceptant d'attendre, les jeunes pourront s'épargner de nombreuses années de malheur et de peine. On pourra alors éviter des blessures morales inguérissables et les chances d'une union heureuse et durable se trouveront considérablement augmentées.

SIDI-BEL-ABBES, chez Nous

(suite)

A TRAVERS DES RUES DE BEL-ABBES

Pour préparer cet article, j'ai déniché un grand carton, un calendrier de bureau 1957 de la chère imprimerie Meneau de « *Bel-Abbès Journal* », sur lequel j'avais, vers 1958, collé le plan de la ville de Bel-Abbès que l'on pouvait voir sur les murs des bureaux de toutes nos administrations.

Quelle banalité que ce carton, ce plan, il y a seize ans ; mais aujourd'hui, c'est un peu comme une source d'où jaillissent mille souvenirs étiquetés d'un nom de rue, d'avenue, de place, de faubourg ; une pièce de musée du souvenir que nous portons tous avec nous, pour toujours.

Et quel mois, quel jour de 1958 ai-je collé le plan sur le carton ? Je ne sais, mais je voudrais tant que ce soit au matin du 14 mai, comme un **répit** dans l'allégresse générale des communautés de notre province exaltant la fraternité retrouvée pour toujours ; comme pour avoir sous les yeux, à tout moment, l'ensemble d'une ville battant d'un même cœur.

Nous pensions tous avoir été « compris », alors que nous étions déjà, trahis, vendus (même pas pour trente deniers) dans l'esprit de celui que nous acclamons.

Mais qui aurait pu imaginer l'inimaginable ?

★★

Seize ans après 1958, ce n'est plus pour nous, un plan banal que celui de notre ville : c'est comme la résurrection de ce que nous fûmes chaque jour, là-bas.

Et avant tout, pour beaucoup d'entre nous, ce plan mouillerait les yeux... Les yeux de ceux qui ont abandonné à jamais des tombes bien aimées : au Nord-Est de la ville, les cimetières européens et isaélites ; au Nord-Ouest le cimetière musulman. Qui de nous, qui que nous soyons, n'a pas laissé dans les trois, sinon des parents, des amis très chers ?

Et au Nord, pour nous les vivants, les survivants de notre Algérie Française, les deux « portes » de la ville qui nous virent, l'une ou l'autre, prendre le chemin de l'exil : la gare C.F.A. et l'avenue Marcel-Cerdan. C'est par là que nous avons emporté la dernière poussière de Bel-Abbès à la semelle de nos souliers...

★★

Le centre de notre ville, la place Carnot (Sadi, la victime présidentielle de Caserio, au prénom fleurant l'exotisme ; mais place Carnot, il n'était pas défendu de penser au grand-père, Lazare, le mathématicien conventionnel, surnommé, avant son exil, « l'Organisateur de la Victoire », et cela, même si une toute petite rue était consacrée à Lazare au faubourg Eugène-Etienne). Quelle animation place Carnot, quelle que soit l'heure et le jour ; un des derniers souvenirs : c'est place Carnot, le 30 avril 1962, alors que la foule nerveuse attendait le défilé de la Légion, que de petits tracts tombés de quelque troisième étage d'une maison fraîchement construite annonçaient.

— « Le général Gardy parlera à midi, en émission pirate, à la télévision ».

...Il fut exact au rendez-vous : heure militaire.

Mais, vers onze heures, pour la dernière fois, au milieu des fleurs et des applaudissements, la Légion défila. De chaque fenêtre, de la rue Prudon jusqu'à la place Clemenceau, les roses tombaient sur chaque képi blanc. Et si les applaudissements venaient de la foule, les pleurs étaient, aussi, sur beaucoup de joues légionnaires.

Place Clemenceau, vrai nom de cette place qui, pour les bel-abbésiens, était la place du Monument aux Morts : ce qui ne devait pas déplaire au « Tigre » debout dans sa tombe de Vendée.

Revenons place Carnot : à quelque dizaines de mètres vers l'Est, face à face, la mairie, maison du peuple, et l'église Saint-Vincent, maison de Dieu et de son peuple. Longtemps ce fut la seule église de Bel-Abbès ; quand on nous a chassés, il y avait aussi l'église du Sacré-Cœur au faubourg Marceau, l'église Notre-Dame de Toutes-Grâces au faubourg Maconnais et la dernière née, l'église de Notre-Dame de Fatima, rue de la Marine, au faubourg Eugène-Etienne. Et chacun sait que nos prêtres de la « Khemia » ne pensent pas sans grande émotion à ces églises des faubourgs bel-abbésiens.

Après la place du Président-Carnot, situons les avenues vouées également à la République. Armand-Fallières était honoré à l'Est jusqu'à la vieille gare de l'Etat. Emile-Loubet, (qui en visite à Bel-Abbès, avait trouvé le climat seulement « pical » et non tropical) lui, « allait » de la place Clemenceau jusqu'à la gare C.F.A. Tout au Nord, l'avenue du Président-Poincaré, partageait, comme un arbitre, le faubourg Maconnais du faubourg Gambetta, le plus au Nord de la ville ; alors que la rue dédiée au même Gambetta était au centre commercial de notre ville.

La grande artère traversant la ville d'Ouest en Est honorait d'abord Théodore Héritier, colon bel-abbésien bienfaiteur « post mortem » de sa ville, ensuite le général Rollet, père de la Légion (après avoir été, sous l'Etat Français, l'avenue Weygand) ; enfin, l'avenue devenait boulevard de la République jusqu'à la place de Lattre-de-Tassigny ; mais la vieille appellation « Petit Vichy » avait, sur toutes les lèvres, la vie dure...

Pour les grands chefs militaires, le maréchal Joffre était une branche d'un « Y » dont l'autre était le pacifique Fallières déjà nommé. Les Glacis Sud étaient longés par l'avenue du Maréchal-Foch d'un côté et l'avenue Bir-Hakeim de l'autre ; la victoire de 1939-1945 avait son homologue aux Glacis Nord qui étaient longés par le boulevard de Verdun, le Verdun de 1914-1918.

Si l'Institution Fénelon se situait avenue Foch, le célèbre auteur de « Télémaque » était aussi honoré par une toute petite rue du faubourg Eugène-Etienne.

★★

Chaque faubourg avait, quant aux noms de rues, une teinte particulière, mais la littérature n'était oubliée nulle part...

Ne quittons pas le faubourg Eugène-Etienne (le « Mamelon ») sans penser aux « Fables » : rue La Fontaine, à « Figaro » : rue Beaumarchais, à « Germinal » : rue Emile-Zola, sans oublier la pittoresque rue du Cheval de Bronze qui aurait pu être un beau titre de roman... mystérieux.

Le faubourg Thiers, lui, en trois longues rues parallèles, met sur le même plan Racine, Musset, Hugo, de même plus au Nord, Corneille, Lamartine et Georges Sand, séparées une fois encore de Musset. La petite rue Montaigne ne « fait pas le poids ».

Mais un édile avait voulu que l'auteur de son dictionnaire favori soit gravé sur l'émail ; ce fut la rue Littré. Pour y avoir eu une petite chambre en 1937, je l'aurais plutôt appelée rue « Marinette » du nom de ma propriétaire, personne beaucoup plus souriante qu'un portrait de Littré !

Mais ce faubourg Thiers a aussi son coin « colonialiste » avec les rues d'Indochine, du Dahomey, de Madagascar, de la Réunion et de Tunisie. Quant au Maroc il faut aller le trouver tout au Nord du faubourg Gambetta.

N'oublions pas que la rue Jean-Macé, porte-drapeau de la laïcité scolaire, conduisait à l'école de Sonnis que les pères de Betharram dirigeaient jusqu'à l'heure de la braderie.

Au faubourg Négrier, les plaques faisaient penser à Voltaire, au « Cyrano » de Rostand et aux « Fleurs du Mal » de Beaudelaire mais aussi au père des livres, à Gutenberg. Le père de Foucault y était aussi honoré d'une façon trop modeste.

Il y avait aussi les coins des villes, les rues de Reims, de Toulouse, Bordeaux, Le Havre, Orléans, encadrant une rue de... France. Chiche que cette dernière soit devenue la rue de la Coopération...

Et dans ce faubourg Négrier une rue de Lorraine avait l'air de s'être échappée du faubourg du Point-du-Jour.

En effet au Point-du-Jour les provinces s'épanouissaient à pleines plaques : Picardie, Aquitaine, Poitou, Normandie, Bourgogne, Morvan. Il y avait aussi, depuis 1930, la rue du Centenaire.

Et ce faubourg avait aussi son coin littéraire avec Verlaine et ses « sanglots longs », Anatole France, Jean Richepin qui naquit à Médéa et dont la « Chanson des Gueux » fut une date dans la poésie française ; et ces gueux-là conduisirent Richepin à l'Académie Française.

Toujours au Point-du-Jour, les rues Charlemagne et Bayard voisinaient.

Au faubourg Marceau, c'était avant tout l'avenue Kléber qui régnait ; le boulevard de la Mékerra longeait l'oued en se tortillant comme lui ; pendant les « événements », il reçut le nom du Brigadier Nouari-Boulouar, mort pour la France, face à des frères de race déchainés.

Dans ce même faubourg, Jeanne-d'Arc était bien modestement honorée par une petite rue tombant rue des Fondoucks.

Le faubourg Maconnais semblait un jardin électrifié : les rues des Mimosas, des Myosotis, de l'Aubépine, des Eglantiers, des Caroubiers enserraient les rues Ampère et Volta !

Quant au pittoresque faubourg Bugeaud, le « Village Nègre », les rues y avaient les appellations les plus diverses : Austerlitz, le Sénégal, l'Abattoir, l'Ambulance, Morceau, Palestro. L'une de ces rues était bien nommée : rue des Maures.

★★

Dans cette promenade à travers notre ville, combien parmi mes lecteurs auront murmuré : ma rue, mon quartier et aux jeunes qui n'ont peut-être pas connu el-Abbès, les parents égraineront souvenirs et anecdotes.

Beaucoup diront : et ma rue ? Et je comprends leur étonnement s'il s'agit de la rue Lord-Byron en plein centre, ou l'avenue Jean-Mermoz au Sud-Est.

Et je ne voudrais pas oublier un nom « sonnant » si bien la vie bel-abbésienne que la rue du Soleil : « la calle del Sol ».

Mais vraiment, je ne sais comment m'excuser si l'on me reproche d'avoir omis, faubourg Thiers, la rue Cambronne. Et oui, ce général faiseur d'un mot n'avait pas été oublié...

Trêve de plaisanterie : que sont devenues nos rues depuis 1962 ?

★★

Ce fut le triomphe (?) de l'indépendance par le « débaptême » en série !

Un petit échantillonnage :

- l'avenue Loubet devint l'avenue Mohamed-V ;
- l'avenue Fallières, l'avenue Aïssa-Idir ;
- le boulevard Général-Rollet prit le nom d'un colonel-Lofti-Boudghène ;
- même le faubourg du Point-du-Jour devint faubourg Cheikh-Benbadis ;
- quant au « colonialiste » Molière, il céda sa plaque au Commandant-Ferradj, etc.

On est indépendant ou on ne l'est pas. On débaptisait, on rebaptisait : cela faisait oublier qu'on enfonceait les petits fellahs et les ouvriers dans le chômage et la misère.

Mais il y eut un changement de nom que, depuis 1963, je n'ai pas encore assimilé. Ce fut celui du Lycée Laperrine qui devint Lycée El-Djala. Cela avait même dégoûté le premier proviseur arabe de ce lycée qui, malgré ses idées supra anti-françaises, avait assez de notre culture pour posséder le sens du ridicule. Alors qu'il avait proposé le nom d'un poète des environs sur lequel il venait de soutenir en Sorbonne (et non au Caire) une thèse de doctorat, Alger imposa « El Djala » ; la traduction en est « Lycée de l'Evacuation ». A vomir, en effet...

20 mars 1974.

Joseph BERARD.

Nouvelles de la Grande Famille

NAISSANCES

• Nous sommes heureux de vous annoncer la naissance de Nathalie, le 25 janvier 1974. De la part de M. Houot (de Mercier-Lacombe) de Mme née Saëz, du Mamelon.

(4, rue Ingres, appart. 236, 80000 Amiens).

• Nous apprenons la naissance de Nathalie chez M. et Mme Gérard Huertas, petit-fille de M. et Mme Maurice Huertas, ex-bâtonnier de l'Ordre des avocats de Bel-Abbès.

(27, rue Saint-Philippe, 06000 Nice).

• Apprenez la naissance de Martial chez M. et Mme René Bouzer, petit-fils de M. et Mme Henri Ramirez, de Descartes.

(La Pitorie, 44830 Bouaye).

• M. et Mme Claude Pouech-Adoue Marie-Françoise, Anne-Françoise, Luc-Marie et Olivier ont la joie de vous faire part de la naissance de Perrine, le 1^{er} février 1974.

(128, rue de Laden, 81100 Castres).

• Frédéric et Jérôme ont la joie de vous faire part de la naissance de leur petite sœur Stéphanie le 1^{er} mars 1974. Ce sont les enfants de Danielle Fernandez du Mamelon, 20, rue de la Tour-d'Auvergne.

(M. Audier - Fernandez, 4, av. des Champs-Perdrix, 21000 Dijon).

• Nathalie a la joie de vous faire part de la naissance de son petit frère Laurent, le 15 janvier 1974 dans la famille Roger Bonhomme de Mercier-Lacombe.

(2, rue Denis-Gaillard, 21230 Auxonne).

• M. et Mme Michel Alcaraz vous font part de la naissance de leur petit-fils Ludovic, le 17 mars 1974.

Résidence Bellevue, bât. H 1, 66 - Perpignan.

FIANÇAILLES

• Mme Marcel Dhyser, M. et Mme Adrien Fauchez de Parmentier, vous font part des fiançailles de leur petite-fille et fille Marie-Marcelle avec M. Jean-Marc Michel.

Mme Dhyser, chemin de la Gaffe, 84420 Piolenc).

• M. et Mme Rivas vous annoncent les fiançailles de leur fils Pierre avec Mlle Elisabeth Régnier.

(Le Mail des Abbés, bât. B. 2, rue de Lunaret, 34.000 Montpellier).

• M. et Mme Debié nous annoncent les fiançailles de leur fille Béatrice avec M. Christian Canavera.

40, av. de Limoges, 87170 Isle.

MARIAGES

• Mme Louis Garland du Télagh, Mme Henri Teule de Chanzy, M. et Mme Georges Garlang vous font part du mariage de leur petite-fille et fille Marie-Aimée avec Jackie Franick.

(Route de Lunéville, 88700 Rambervillers).

NOS DEUILS

Nous avons appris le décès de :

• René Bricco, à l'âge de 62 ans, ex-enseignant à Bel-Abbès.

(2, rue Ile-de-France, 34500 Béziers).

• Mme Charles Dormoy, née Françoise Gonzalès, à l'âge de 76 ans, de Bel-Abbès.

(Lou Ridondel, 34330 La Salvetat-sur-Agout).

• Mme veuve Melchior Estève, née Marcet, à l'âge de 87 ans, de Boukanéfis, chez ses enfants M. et Mme André Maury. (8, rue Molière, 06400 Cannes).

• Mme Geneviève Fauconneau, à l'âge de 60 ans, de Bel-Abbès. (Clinique Raynal).

(2, résidence du Moutier, 95300 Ennery).

• Nous avons appris le décès de M. Espinosa Ramon, survenu à Marseille alors qu'il était allé passer les fêtes de fin d'année avec son épouse chez sa fille Mme Mesana Daniel, le 2 janvier 1974.

(Saint-Martial, 82000 Montauban).

• Mme Cassous Henri nous signale qu'au mois de février 1973 elle a perdu sa maman, Mme Crémadès Antoine, née Florès Isabelle, décédée le 9 février à l'âge de 59 ans. Elle habitait à Pau, bât. Gaube, avenue de Saragosse et autrefois au 69, av. Kléber, Bel-Abbès.

(9, rue Molière, 33200 Bordeaux-Caudéran).

Le commandant Martinez Vincent nous annonce les décès de :

• Son beau-frère Gomez Antoine à La Ciotat dans sa cinquante-huitième année, ancien artisan menuisier - ébéniste, le 24 juin 1973 ;

• Sa belle-mère, Mme Gomez Madeleine, dans sa quatre-vingt-quatrième année. Elle était la veuve de M. Gomez José, retraité des chemins de fers algériens, décédée le 15 août 1969 à Montauban dans sa quatre-vingt-huitième année. Mme Gomez Madeleine, elle, est décédée le 25 novembre 1973.

(M. Martinez Vincent, 1, rue André-Gide, 82000 Montauban).

• Mme Colette Puech et ses enfants, M. et Mme Borie et leurs enfants, le docteur et Mme Lucien Bernal et leurs enfants, ont la douleur de vous faire part du décès de Mme Marguerite Pitz, survenu le 9 février 1974, à Bayonne.

(M. et Mme Bernal, 4, résidence Adour, Bayonne).

• Mme Martinez, de la rue du Soleil, nous annonce, sans plus de détails, le décès en l'espace de deux mois de sa nièce et de sa fille à Alicante.

(Mme Martinez, plaza Algarroba, 10, Vendrell, Tarragona).

N.B. — Donnez le plus de renseignements afin qu'on puisse vous identifier. Surtout l'ancienne adresse là-bas. Merci d'avance.

NOCES DE PLATINES

• M. Eugène Gouthière et Madame, née Louise Daurat, qui s'étaient unis le 8 octobre 1908 à la mairie de Magenta, ont fêté leur noces de platine entourés de l'affection de tous les leurs.

(7, av. de Bordeaux, 37300 Joué-les-Tours).

AVIS

M. l'Abbé Albert Schmitt, curé de Saint-Sulpice et Cameyrac en Gironde et ancien vicaire au Sacré-Cœur de Bel-Abbès, nous signale que Mgr Lacaste, notre évêque, sera chez lui le lundi de la Pentecôte 1974. La messe aura lieu à 10 h 30 et le repas de midi sera pris en commun au restaurant ou au « Cabaret » pour ceux qui le désirent.

Il demande à la « Khémia » de le signaler aux anciens de la « Plaine de la Mekker » de la région bordelaise. Voilà qui est fait, cher confrère.

Bonne journée de lundi de Pentecôte avec du soleil, de l'amitié, de l'anisette et des khémias en abondance.

Mme Mireille Mahé, fille de Loïc Bobichon, de Bel-Abbès et qui était professeur de dessin au lycée

Laperrine (actuellement à Hyères), se rappelle aux bons souvenirs de toutes ses connaissances de Bel-Abbès et particulièrement aux anciens élèves de Fénélon, aux anciennes Jeannettes et Guides. Elle habitait autrefois rue Michel-Ange, derrière la Sous-préfecture, très près du Docteur Raynal. Elle a séjourné au Maroc où son époux par suite d'une artérite a perdu sa jambe gauche. Elle-même a été très éprouvée par le diabète et surtout par la perte de deux enfants à la naissance. Mais le courage habite cette famille encore très active, malgré ces dures épreuves. (Voilà la commission faite).

Il serait bon, je pense, que les anciens de Sonis, Laperrine, Collège Moderne, Fénélon, puissent se retrouver et former des amicales. Bien volontiers la « Khémia » les aidera à démarrer et prendre ensuite leur propre envol. A vous de voir.

COMMUNIQUÉ :

UN MANIFESTE DES ALGÉRIANISTES

Le 1^{er} novembre 1973 était créé le Cercle Algérianiste, association culturelle, d'études, d'échanges et de pensée, destinée à sauvegarder et à prolonger le patrimoine historique, culturel, social, folklorique et humain de l'ancienne province française d'Algérie.

La première activité de ce cercle, auquel ont adhéré de nombreuses personnalités et intellectuels pieds-noirs, a été de publier, ces jours derniers, un « Manifeste des Algérianistes » définissant l'état d'esprit et les objectifs du mouvement.

Cette brochure peut être obtenue sur simple demande adressée à M. Hervé Cadot, trésorier du Cercle algérianiste, 2, rue François-Copée, 18000 Bourges.

Année Sainte

Sa Sainteté le Pape Paul VI vient de décréter que cette année serait, pour le monde entier, une année jubilaire, c'est-à-dire, une Année Sainte. Il a choisi pour thème de réflexion : la réconciliation. Il l'a commentée en ces termes : « Nous vous prions, frères, de bien vouloir considérer comme inspirée de l'Esprit-Saint l'annonce, que nous avons faite à l'Eglise et au monde, de la prochaine célébration de l'Année Sainte... Nous vous prions encore de la considérer comme une grande occasion propice, « un moment favorable, un jour de salut », une bonne chance si nous savons l'accueillir comme il se doit, mais une grave responsabilité si par notre sottise indifférence ou malveillante opposition nous n'en profitons pas ».

Nous avons donc à vivre ensemble cette année dans l'esprit de l'Eglise afin de recevoir les grâces de choix qui seront accordées à tous ceux et celles qui se convertiront plus profondément à l'Evangile.

D'abord, réconcilions-nous avec Dieu. Nous avons pris la mauvaise habitude de vivre parfois, dans des périodes plus ou moins longues, sans être en « état de grâce ». Est-il concevable pour un chrétien de vivre sans cette intimité avec Dieu que nous procure une conscience réconciliée et purifiée par le Sacrement de la Pénitence. C'est Lui qui le premier a établi le pont entre le ciel et la terre. Il s'est fait homme pour se mettre à notre portée. Il nous a tendu la main. A nous de la prendre et de ne plus la lâcher. Ici nous vient à l'esprit la parole de saint Paul aux Corinthiens : « Au nom du Christ, nous vous en supplions, laissez-vous réconcilier avec Dieu ! ».

Ensuite, réconcilions-nous avec nous-mêmes. Il s'agit d'abord d'établir en nous cette paix intérieure qui est le fruit et la récompense de l'Esprit-Saint. Certaines âmes ressemblent à des volcans, prêts à l'éruption dès qu'une contrariété vient rompre leurs projets. La maîtrise de soi et la relativisation de l'importance

des événements nous donnant une plus juste proportion des choses nous vaudront cette paisible joie intérieure qui est, en quelque sorte, comme le sourire de l'âme. Il faut arriver à dominer en nous, ce que le catéchisme appelait « les péchés capitaux », c'est-à-dire les mauvaises tendances de notre nature pécheresse : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse. La lutte, sinon la victoire, contre ces défauts nous permettra de retrouver l'équilibre intérieur et la joie de vivre.

Enfin, réconcilions-nous avec les autres. En travaillant pour la justice entre les hommes afin que personne ne soit lésé. A chacun son dû. La paix est souvent menacée à cause des injustices dont l'homme se sent victime. L'égoïsme sous toutes ses formes, est la source de nombreux conflits. Il nous faut avoir aussi des égards envers tous ceux qui se trouvent dans des conditions plus malheureuses que les nôtres. L'indifférence, l'impolitesse, le mépris parfois sont des injures plus ou moins graves qui peinent le cœur de ceux à qui nous avons le devoir de porter la joie. Il est bon de rappeler ce passage de l'Evangile où Jésus nous dit : « Si tu as quelque chose qui te sépare de ton frère, va d'abord te réconcilier avec lui, puis viens présenter ton offrande ». N'est-ce pas l'essentiel de la prière que nous récitons tous les jours : « Pardonne-nous comme nous pardonnons ».

L'Eglise, par la voix de son chef suprême, nous invite à faire cette conversion de nos cœurs pendant cette année sainte. C'est une manière de reprendre les enseignements du Concile qui a laissé, peut-être peu de traces dans notre comportement quotidien. Se réconcilier, n'est-ce pas se remettre en état de Concile ? Pourra-t-on dire des chrétiens de chez nous ce que disaient les contemporains des premiers disciples de Jésus : « Voyez comme ils s'aiment ! ».

P. V.

JOURNÉE DE L'AMITIÉ (14 JUILLET 1974)

Chers amis, une fois de plus, nous nous retrouvons très nombreux le 14 juillet prochain à Marssac, pour la JOURNÉE DE L'AMITIÉ. Ce sera un dimanche et donc un plus grand nombre d'entre vous pourra y participer.

Mgr Lacaste, notre cher évêque, sera présent à cette rencontre et nous adressera la parole de Foi et de confiance dont nous avons tant besoin dans les jours que nous vivons.

Vous y inviterez vos amis et vos connaissances de Bel-Abbès et de sa région. Nul doute que, comme les années précédentes, cette journée sera un grand succès.

A bientôt donc ! Vive l'amitié entre les P.-N. et leurs nombreux amis !

RETOURS

Retournés « n'habitant pas à l'adresse indiquée » :

Ducassou, à Toulouse ;

Vatin-Pérignon, à Pont-du-Casse ;

Garcia, à Langon ;

Morfin, à Versailles ;

Mellado, à Béziers ;

Gounon, à Béziers.

LIVRES A LIRE

« LE RHIN SE JETTE DANS LE TIBRE »

de Ralph WILTGEN

Ce livre raconte ce qui s'est passé au Concile Vatican II. Il est indispensable de connaître ces détails pour qui veut comprendre ce qui se passe aujourd'hui et qui a été préparé de longue date. L'auteur raconte sans prendre parti et nous livre un grand nombre de détails curieux et parfois navrants.

Je comparerai ce livre à un autre et qui traite d'un sujet différent. Il s'agit du livre de Claude Mouton : « La Contre Révolution en Algérie ». Il raconte comment on en est arrivé à « juillet 1962 ». De même, le livre que je vous recommande aujourd'hui vous expliquera comment on en est à l'*autodémolition* dans notre Eglise.

Achetez-le vous ne le regretterez pas.

« J'AI CHOISI L'UNITE »

de Marie CARRE

Encore un autre livre que je vous recommande instamment. L'auteur qui était *calviniste* y raconte comment et à la suite de quelles recherches elle est enfin parvenue à la « Vérité » et donc à devenir *catholique*. Elle nous montre le long cheminement qu'elle a accompli. Et à cette occasion elle fait un incessant parallèle entre le protestantisme et le catholicisme.

Elle en déduit à la seule vérité du catholicisme. Ce livre vous fera énormément du bien, car vous y approfondirez votre religion en la comparant à la religion dite « réformée ». Vous y verrez aussi en

passant comment actuellement on veut nous « protestantiser » à notre insu. Livre à avoir et à méditer, surtout en ces temps où l'œcuménisme est bien souvent un facteur de subversion ou de déviations doctrinales et morales et... liturgiques.

« ATHANASE OU L'EGLISE DE NOTRE TEMPS »

de Monseigneur GRABER

Il y a 1600 ans, saint Athanase écrivait : « Ce n'est pas seulement maintenant que l'Eglise a reçu son ordonnance et ses bases. Elles nous ont été transmises parfaitement et sûrement par les pères. Ce n'est pas seulement maintenant que la foi a commencé mais elle nous est venue du Seigneur par les disciples ».

Mgr Graber nous donne dans ce livre un vrai diagnostic de la crise interne dans l'Eglise. Il en analyse les causes lointaines et prochaines. Enfin un évêque qui parle et parle net. Bravo Mgr Graber !

« EVEQUE PARLE »

de Monseigneur LEFEBVRE

Encore un autre évêque qui parle du Concile et de la crise dans notre église. Il sait ce dont il parle, car il a participé au Concile et vu par avance là où l'on conduit peu à peu clergé et fidèles. Il a une vue sûre et nette de la crise actuelle. Je vous recommande également fortement ce livre. Vous ne le regretterez pas.

Pour cette fois-ci, il suffit. Faites-vous peu à peu une bonne bibliothèque avec les livres que nous vous recommandons.

« KHEMIA »

Directeur de la Publication :

Abbé François DELMAS,
curé de Le Verdier, 81140 Castelnau-de-Montmiral
C.C.P. 2.231.18 L. Toulouse
Téléphone 8 à Vieux (57.91.11)

Rédacteur en chef :

Abbé Vincent PERUFFO,
curé de Marsac-sur-Tarn - 81150
CCP 2128.03 Z Toulouse
Téléphone 55.40.28

Secrétaire-Trésorier (Administration)

Abbé Pierre RUIS
curé de La Borie, 81600 Gaillac
C.C.P. 1.573.78 Toulouse

Abonnement normal : 5 F.

Abonnement de soutien : 10 F et plus

Imprimerie Coopérative du Sud-Ouest
81000 ALBI

Gérant : Abbé DELMAS François
Inscrit sous le N° 47.437